

Littérature romande

Autor(en): **Bovet, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **4 (1909)**

PDF erstellt am: **13.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITTÉRATURE ROMANDE

I.

C.-F. RAMUZ

(Suite; voir vol. III, page 544)

Les circonstances de la vie parurent au mois de mai 1907, chez Payot, à Lausanne¹⁾. Cette mélancolique histoire d'un notaire de province avait été publiée d'abord, en feuilleton, dans la *Semaine littéraire*; traduite en allemand par M^{lle} Martha Schiff elle fut publiée, également en feuilleton, par la *Neue Zürcher Zeitung* en été 1908. Et je le regrette: le caractère de l'ouvrage ne se prête ni à la lecture par tranches, ni à la traduction. Dans l'histoire littéraire, je connais peu de romans d'une unité aussi constante et où la forme originale soit aussi inséparable du fond même. Dans la littérature romande, ce livre est unique.

Dans Arsens, une très petite ville du canton de Vaud, le notaire Emile Magnenat a acquis une „situation honorable“ à force de travail honnête et routinier. Magnenat est un médiocre; il n'a que juste l'intelligence nécessaire à ses petites affaires, aucune culture générale, aucune expérience de la vie intérieure, aucune énergie; mais il est tenu par le cadre solide des habitudes sociales, guidé par la besogne journalière, et suffisamment armé des quelques clichés de la morale bourgeoise; entouré de gens médiocres, il apparaît comme un être normal, et va son petit bonhomme de chemin en ignorant sa propre nature. Il est, comme tant d'autres, un automate, sans vertus et sans vices. Et puisque son bureau de notaire marche bien, pourquoi ne serait-il pas un jour conseiller municipal? Il y en a de pires. En attendant, il se marie. Hélène Buttet est une âme sensible dans un corps fragile; entièrement soumise à la dure autorité de sa mère, sa vie n'est que silence et souffrance intime.

¹⁾ En 1905 Ramuz publia un petit poème intitulé *La grande guerre du Sondrebond*, auquel je ne m'arrête pas; c'est un essai de poésie épique populaire. La forme et le fond ne me semblent pas heureux. La guerre du Sonderbund, si importante au point de vue politique, n'a rien d'épique. Je conseillerais à M. Ramuz de lire la *Villa Glori* du poète romain Pasarella, dont j'ai parlé dans la *Semaine littéraire* le 23 juillet 1898.

Relativement riche et „de très bonne famille“, tandis que Magnenat „vient de la campagne“, on lui permet pourtant d'épouser le notaire, parce qu'elle a déjà vingt-huit ans . . . Un peu de joie est entrée en elle; un mari, c'est peut-être l'amour, peut-être l'enfant, un peu de vie et de liberté. Non. D'abord, le jeune ménage habite chez Madame Buttet qui continue à commander; ensuite, l'enfant ne vient pas; enfin, Emile ignore la tendresse dont Hélène a rêvé; où prendrait-il les mots intimes, les mots sacrés qui troublent, qui consolent et qui délivrent? — il n'a pas d'âme. Il a des sens, que sa femme n'a pas réveillés. Il les découvre, avec effroi, le jour où Frieda Henneberg, une „volontaire“ de la Suisse allemande, entre dans la maison; elle a la beauté et la santé; elle a les longs cheveux et les yeux noirs de celles qui ensorcellent. Emile connaît, non pas la faute, mais le désir qui l'entraîne à l'une en le détachant de l'autre. Hélène, dont la maladie augmente la perspicacité, a tout deviné, dès la première heure; elle ne résiste pas; elle s'en va désespérée, dans les ténèbres de la mort. Et quelques mois après, Magnenat affolé pénètre dans la chambre de Frieda; il croit la prendre, alors qu'il est pris par elle. Elle-même provoque le scandale, car elle veut le mariage, non point par amour, mais par ambition, pour la vie luxueuse, à Lausanne.

Dans la capitale, les affaires du notaire marchent mal; il n'est plus dans son milieu; son infériorité apparaît; Frieda est dépensière; elle rêve chapeaux et dentelles; pour la contenter, pour la garder (car il a faim de son corps), Magnenat spéculé; il se ruine, et Frieda s'en va avec un commis-voyageur; Emile reste seul, avec son enfant, avec ses remords; tout au fond de sa douleur il a enfin trouvé la vérité: l'amour confiant de sa première femme, le mensonge de l'autre, et sa propre impuissance, et la résignation devant la vie implacable qui broie les faibles et les emporte comme un peu de poussière.

Ainsi s'explique le titre d'abord étrange du roman. Les „circonstances de la vie“ dominent tous ces êtres sans volonté, ou plutôt, sans conscience; elles mêlent intimement, à chaque pas, le comique et le tragique. Elles emmènent le pauvre Magnenat de la chaumière paternelle à son bureau de notaire, à un riche

mariage, au lit d'une belle fille, et à la ruine; elles pèsent sur Hélène Buttet dès son enfance, comme le couvercle d'un cercueil, et lui donnent la mort sous l'apparence d'un pâle amour; elles s'imposent aussi à Frieda Henneberg, qui se croit forte pourtant, et qui va rouler de la vanité à la débauche. Travail machinal, amour sans âme, adultère sans amour, voilà le bilan de ces tristes existences; et les personnages secondaires sont de même ordre, bien qu'ils demeurent, sans mérite personnel, dans la vie „correcte“.

Cette société ne se tient et ne végète au jour le jour que par les clichés d'une longue habitude; sa force est purement négative, faite de médiocrité et de veulerie. „Ramuz exagère“, dira-t-on. Laissons de côté cette question, pour le moment. Le fait certain, c'est que ce roman est une œuvre d'art admirable. Et je pense, de nouveau, à Flaubert (*Bouvard et Pécuchet*), et à Maupassant (*Une vie*). Les caractères sont nettement dessinés, sans être trop „expliqués“ (défaut très grave de Bourget et d'autres); ils apparaissent comme dans la vie, très en lumière par certains faits et pourtant suggestifs par le mystère des causes. Ainsi, sur la sensualité de Magnenat, qu'il ignore lui-même, je relève ici deux traits, rapides et sûrs: „Avant de sortir, il allait embrasser Hélène. Elle n'avait pas encore appris; elle ne tendait pas la bouche, mais se tournant sur l'oreiller, c'était la joue qu'elle donnait; une joue toute froide. Il se demandait quelquefois: Est-ce une femme ainsi qu'il m'aurait fallu?“ — Et plus tard, au café d'Arsens, les messieurs de la ville s'écrient en parlant de Magnenat: „C'est un malhonnête homme. — C'est un triste personnage. — Il y avait là le docteur Penseyre, un vieux médecin de l'ancienne école, qui n'avait encore rien dit. Tout à coup il se mit à rire: Tout ça, ce sont de bien grands mots. Que voulez-vous? il avait trop de sang.“ — Frieda elle-même, qui semble vouloir, ne fait que céder à ses instincts; elle n'est pas la cause de la catastrophe, elle en est l'instrument. Son intelligence n'est ouverte qu'aux choses matérielles; elle veut la vie facile, des soirées au Kursaal, de belles toilettes; pour les obtenir, elle donne son corps, sans âme, d'abord à Magnenat, puis à un autre. Si son mari avait de quoi satisfaire ses goûts, elle lui resterait fidèle; mais puisqu'il est ruiné . . .

Tout ces gens sont pris dans la petite moyenne; leur histoire lamentable est saisissante par la vérité, et grande par l'inexorable fatalité, et admirable enfin par la forme absolument adéquate. Ramuz l'a racontée en gris, avec toutes les nuances les plus fines du gris qui est bien la couleur de Magnenat. Les dialogues, les récits et les descriptions sont d'une *unité de style* parfaite. Les phrases, toujours simples, un peu courtes, avancent pour ainsi dire en groupes, et dans chaque groupe parallèlement, avec des reculs, des corrections, des hésitations; l'effet total du groupe est toujours précis, et suggère par le choix des mots et des détails une impression subtile d'ironie et de pitié. Ramuz sait raconter et décrire comme le feraient ses personnages mêmes, mais en choisissant, en concentrant; de sorte que les caractères apparaissent par leur propre action directe; le lecteur voit les choses par les yeux d'Emile, de Frieda, il respire avec eux; et le livre entier révèle dans sa forme la mentalité d'un peuple. La trame de l'histoire est si fine et si constante, qu'on ne sait guère où couper pour faire des citations; tout se tient et se met en valeur réciproquement; il y a bien quelques chapitres qui ressortent (le repas de noces, la fête des Musiques vaudoises, la soirée au Kursaal), mais nulle part une page où l'auteur ait voulu „briller“; son art est partout et ne s'affiche jamais. Ainsi que certaines figures demandent à être coulées en bronze, et d'autres taillées en marbre blanc, et d'autres encore dans la pierre grise, de même Ramuz a su dire en grisaille les misères des médiocres.

Je risque malgré tout quelques citations; d'abord le discours du préfet à la santé des époux:

Mes chers amis,

(Car vous me permettez, n'est-ce pas? de vous donner ce nom), je ne suis pas orateur, ce n'est pas un discours que je veux faire je voudrais seulement vous dire au nom de tous ceux qui sont ici les vœux de bonheur que nous faisons pour vous, pour vous deux, les vœux . . . de santé, de prospérité de toute manière que nous faisons pour vous. Que vous soyez heureux, c'est là tous nos vœux; et ils ne sont pas de la bouche seulement, ils viennent du fond du cœur. Sont-ils même bien nécessaires, n'avez-vous pas tout ce qu'il faut . . . n'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour être heureux? Dans ce beau jour vos amis qui vous entourent vous répètent quand même: bonheur, félicité! Quand je regarde ce beau soleil qui fait mûrir le vignoble, ce beau pays, ces belles montagnes je sens qu'il nous faut être reconnaissants, d'abord d'être dans un pays libre où chaque homme est un citoyen, ensuite dans un pays fertile où chacun

trouve son pain en récompense de ses efforts, et nous particulièrement; c'est pourquoi je vous répète encore une fois, le verre à la main: bonheur, prospérité! et je bois à votre santé.

Après le repas de noces, „Madame Buttet étant restée seule considérait la chambre vide. Le parquet était tout rayé; des bouchons, des morceaux de pain, une serviette sale traînaient sous la table; la nappe était tachée; on sentait partout l'odeur du vin et des cigares. Ainsi les fêtes laissent derrière elles du désordre, et puis c'est tout.“

C'est en face du Léman, à Ouchy, que Frieda se laisse tenter par M. Lambert; tout ce qu'elle a sous les yeux la pousse à céder.

„Tout semblait bien arrangé pour une agréable vie; tout disait: Voyons, réjouissez-vous! — et l'eau dit: Je vais, je me laisse aller, je suis apportée, emportée; — et la fumée qui passe dit: Regardez, le vent qui me pousse; — et on sent à ces moments-là que les volontés de l'homme sont en dehors de la nature, parce qu'elle cède, et lui il ne veut pas toujours céder; et c'est pourquoi il souffre et a grand mal et dure vie.“

Mais est-il bien vrai que tous finissent par céder, comme Emile, comme Hélène, comme Frieda? Les mœurs décrites par Ramuz sont-elles bien celles de chez nous? Cette question, peu littéraire en apparence, est légitime vis-à-vis d'un écrivain réaliste, à condition qu'on s'affranchisse de toute vanité nationale. — Je suis de ceux qui croient à l'art pour l'art, parce que je crois d'autre part que le Beau, le Vrai et le Bien forment une trinité indissoluble; l'artiste a pour but le Beau; s'il atteint la beauté, il atteint forcément aussi la vérité et la morale; vérité amère souvent et morale révolutionnaire; et qu'importe? toute pensée profonde détruit et crée, comme la vie. La vérité d'une œuvre idéaliste échappe au contrôle des détails et ne relève que des lois générales de la psychologie; une œuvre réaliste par contre, qui s'attache à un milieu précis, doit supporter la vérification des faits, avec d'ailleurs tous les bénéfices de la liberté artistique et des opinions individuelles.

Donc: l'œuvre de Ramuz a-t-elle, outre la beauté littéraire, encore la beauté de la vérité? Je répondrai, en bon Vaudois, à la fois oui et non. — Oui, ces gens-là existent, chez nous comme ailleurs, et en Suisse plus qu'ailleurs, *parce qu'ils y jouent un rôle plus considérable*, et que leur mentalité y est envahissante. La médiocrité dans le bien comme dans le mal est le

gros danger de la démocratie, du protestantisme et de la libre pensée qui s'y rattache. Si le lecteur, au lieu de s'indigner, veut bien y réfléchir un instant, il verra que cela est tout à fait logique¹⁾. Au point de vue numérique, la médiocrité l'emporte en tout pays; or, quand chaque individu, quel qu'il soit, est son propre juge et juge aussi de chaque prochain, quand le divin est rationalisé et popularisé, quand le gros bon sens est préféré à l'intelligence et à la culture, quand il faut flatter la majorité pour avoir quelque autorité, quand on accorde à tout citoyen, même naturalisé de hier, toutes lumières pour voter „oui“ ou „non“, mais qu'on poursuit de sarcasmes les indépendants qui osent formuler une critique, quand le culte du fait brutal abolit le respect de la pensée, alors la solidarité idéale devient en réalité une vaste complicité, la médiocrité se bouffit d'orgueil, elle s'étale à l'office, à la pinte, au conseil communal, et les passions (que rien ne tue), pour être inconscientes, ou modestement voilées, ou patelines et familières, n'y perdent rien de leur force, mais tout de leur grandeur. Et si l'on me dit: „Nous ne sommes pas plus mauvais que d'autres“, je réponds: Cela ne suffit pas! Nous devons être meilleurs, parce que nous sommes la république la plus petite et la plus ancienne du monde! Et si la démocratie n'arrive pas un jour à nous rendre meilleurs, pourquoi donc en serions-nous si fiers?

Elle y arrivera, c'est ma ferme espérance. C'est ici que je reprocherai au réaliste Ramuz de montrer systématiquement un seul côté de la réalité. La „matière de chez nous“ n'est pas faite que de médiocrité; il y a chez nous des esprits très libres qui travaillent à l'avenir, en dehors de tout parti et de toute Eglise; j'en connais dans le monde universitaire, dans celui de la grande industrie, parmi les ouvriers, et jusque dans certains villages de montagne. Isolés les uns des autres, ils souffrent de cet isolement, ils ont leurs drames intimes, leurs heures de dégoût, et pourtant ils puisent dans l'amour du sol natal et dans l'histoire des idées un invincible idéalisme. Aimer son pays, c'est croire en lui. Cet esprit, qui est aussi „de chez nous“, et qui explique Davel, et Vinet, et Juste Olivier, et Secrétan, je ne le

¹⁾ voir *COMTE: Cours de philosophie positive*, la 55^e leçon.

trouve décrit nulle part dans l'œuvre de Ramuz; c'est une lacune; la haine du bourgeois médiocre, à elle seule, ne suffit pas; et l'œuvre de Flaubert, si admirable qu'elle soit, en a souffert, comme George Sand le lui disait fort bien. — Je constate chez Ramuz une autre étroitesse, qui m'étonne de sa part; il se fait de la Suisse allemande une idée fausse; je lui souhaite de la mieux connaître et de laisser à d'autres certains procédés trop faciles; le dénigrement de l'esprit suisse allemand ne vaut pas mieux, selon moi, que les éternelles plaisanteries du commissaire Potterat sur les Genevois; cela sent sa petite province et ne mérite pas les honneurs de l'art. — Ces réserves ne m'empêchent pas de savourer le goût amer des *Circonstances de la vie*; l'amertume en est saine et généreuse, et combien supérieure à l'optimisme béat qui dit: Il n'y en a point comme nous! Et ce qui fait encore de ce livre une joie intellectuelle, purement littéraire, c'est que tout y est sobre et sûr, la psychologie et la langue; c'est neuf, solide et sans bavure; quand un homme, à trente ans, est à ce point maître de lui-même, on est en droit d'exiger beaucoup de lui.

Une question indiscreète, qui demeurera sans réponse: de deux livres, j'aimerais savoir lequel a été le plus vendu par les libraires de la Suisse romande; l'un est l'ouvrage de Ramuz, et l'autre est cet inepte roman pour snobinettes qui s'appelle *Au cœur de la vie* par Pierre de Coulevain. La radioactivité des cervelets de five of clock tea échappe à toutes les prévisions.

Après avoir créé, pour *Les circonstances de la vie*, un style particulier, qui rend excellemment la mentalité vaudoise dans sa petite moyenne, Ramuz a trouvé, par la même méthode, une forme nouvelle pour *Jean-Luc persécuté* (Lausanne, Payot, 1908). Nous sommes maintenant en Valais dans un village de montagne; une mentalité *sui generis*: énergie concentrée, rudesse des mœurs, mysticisme catholique, instruction rudimentaire, passions silencieuses qui éclatent soudain comme une tempête; quelque chose de primitif, de fort, de sauvage qui s'exprime en phrases rares, brèves, pleines, pas compliquées du tout, tandis que le paysan vaudois, beaucoup plus subtil, cherche sa forme, se reprend, se corrige. Magnenat, trompé par sa femme, constate sa propre faiblesse, se résigne à la ruine, et sa douleur, si profonde qu'elle

soit, est caressée par la douce atmosphère du pays de Vaud, et bercée aux flots du Léman, sous les molles clartés de la lune; mais Jean-Luc le Valaisan, trompé lui aussi, va jusqu'au bout de sa douleur, du désespoir à la folie, et de la folie au crime. Jean-Luc Robille a la bonté des forts, et la simplicité d'un enfant; il s'est pris d'un amour unique pour Christine, il l'a épousée un peu malgré elle, ils ont un enfant d'un an, et quand il étreint sa femme dans ses bras puissants, il ne soupçonne pas, sous ce front bombé, la pensée étrangère et l'amour coupable qui bientôt réduira son bonheur en cendres. Par un dimanche après-midi, dans la maison déserte, le soupçon surgit enfin, et Jean-Luc, par la montagne et sur la neige fraîche suit pas à pas les traces de Christine.

Il se disait, regardant les marques des clous: Et puis elle a gardé ses souliers du dimanche. — Et il reconnaissait bien le dessin des clous, plantés seulement tout autour de la semelle et à la tête ronde et lisse, car, ces souliers, c'était un cadeau qu'il lui avait fait, ayant été à la foire à l'automne. Puis il pensait: Quel petit pied elle avait pourtant! — Tandis qu'il y avait en lui comme une voix qui répétait: Chers petits pieds, c'est les plus jolis qu'il y ait!

Enfin, de loin, il reconnaît le rire de Christine; elle est cachée dans un fenil, avec Augustin, le beau garçon qui passe huit mois de l'année dans les hôtels à l'étranger.

Sa femme rentrée, Jean-Luc demeure silencieux; elle avoue; il prend l'enfant sur un bras et, sans mot dire, s'en va, descend chez sa mère, dans le village d'en bas. Il y passe l'hiver; au printemps il remonte; pourquoi? il n'en sait rien lui-même; aurait-il besoin d'elle? à cette pensée il rougit et se dit: Jamais! Mais voici qu'il se casse la jambe, et devant le chagrin très sincère de Christine, Jean-Luc pardonne. „Elle lui dit: Embrasse-moi sur le pâle des yeux. — Elle les lui tendit, ils étaient humides et beaux, de la couleur de la peau des châtaignes, et il les tenait sous lui grands ouverts. Elle recommença: à présent sur le front. — Et il l'embrassa sur le front; elle l'avait haut et bombé. Christine, dit-il, petite Christine! — et il voyait à présent son ancien amour revenu, aussi grand qu'avant, même plus qu'avant, comme si les jours de la séparation et les dures choses passées eussent été détruits et écrasés entre eux. Et il se réjouissait de sa jambe cassée, de son mal, de tout. C'est pourquoi il l'appelait de doux

noms, et lui parlait dans un baiser. — Christine, Christine que j'aime, on a bon frais contre tes dents. — Elle lui dit: Peut-être que c'est pour mordre. — Il l'embrassa encore. Il y avait au bord du toit des petits oiseaux qui criaient.“ Ce renouveau dure ce que dure le printemps. „Une nuit Jean-Luc tendit le bras, cherchant la place chaude et la forme du corps allongé; il trouva le vide.“ Quand Christine rentre enfin à minuit, il lui arrache l'aveu; et cette fois, il la chasse, enceinte de l'autre. Jean-Luc, resté seul avec son fils, le petit Henri, se raidit contre le malheur; mais voilà qu'au mardi-gras, un homme masqué, par une stupide plaisanterie, le fait douter même de cette première paternité; et Jean-Luc se met à boire, jour et nuit; l'enfant mal surveillé se noie. Jean-Luc dit: „C'est bien fait; je suis puni! Puis brusquement, s'étant baissé, il prit l'enfant et l'emporta.“ Maintenant le pauvre homme, à l'esprit simple, à l'âme profonde et mystique, sort d'un bond de la dure réalité et entre dans la folie; très douce d'ailleurs; il s'imagine que l'enfant vit encore, dans ses bras; il le berce, il l'entend, il le montre aux gens, qui respectent sa consolante erreur. „Le cordonnier levait son chapeau, et disait: C'est un saint! — Il était devenu très beau, ayant laissé pousser sa barbe, laquelle était noire et frisée, et ses cheveux noirs et frisés. Il avait pâli, et comme poussé en hauteur, avec un point de feu fixe dans les yeux sombres qui regardaient au loin, la peau du front tendue et les sourcils marqués.“ Or Christine rentre au village, avec son enfant à elle; et Jean-Luc s'imagine que le petit Henri, pris de peur, s'est enfui de ses bras; il le cherche partout, pauvre âme en peine. Un jour il voit Christine allaiter son enfant; la jalousie le prend et la folie se précise. Il faut que Christine s'en aille; elle refuse; Jean-Luc se prosterne longuement devant la grande croix du village, et se relève résolu. Il surprend Christine et son enfant dans un fenil, dont il ferme la porte, puis il y met le feu . . .

Elle dit: „Jean-Luc, que fais-tu? — Il ne répondit rien. Il avait frotté une allumette, le vent qui soufflait plus fort l'éteignit; il en frota une seconde, et pendant que le soufre prenait, debout sur les genoux, il la tenait entre ses mains. Alors elle comprit: Jésus! Jésus! qu'elle criait, est-ce possible? — Et puis: Jean-Luc, pardonne-moi, j'ai eu tort, je sais bien, je ne le ferai plus. Mon gros ami, mon homme, tu viendras vers moi, on s'embrassera. — Il n'écoutait pas. Le feu prenait difficilement;

et il sembla que des heures passaient, pendant que la petite flamme, ayant mordu au papier et au bois, grandissait peu à peu; car, pour le protéger du vent, Jean-Luc tenait devant son habit étendu.

Quand la flamme monte, il s'enfuit vers la haute montagne, portant dans ses bras le petit Henri qu'il croit revenu; quatre hommes le poursuivent; acculé au précipice, il jette d'abord son enfant, „et on le vit qui se penchait comme pour le suivre des yeux, puis ce fut son tour, il se recula et prit son élan“.

L'auteur de *Jean-Luc persécuté* est un grand poète épique. Il a la force et la sobriété, la douceur et la violence, et partout la maîtrise absolue de lui-même; sauf peut-être une ou deux longueurs dans la dernière partie, il n'y a dans ce livre pas un mot inutile; et tandis que le drame lui-même fait haleter d'émotion, la beauté d'une sûre et simple vérité ennoblit l'horreur tragique. Sans que Ramuz cherche jamais à briller (pas plus ici que dans *Les circonstances de la vie*), il serait facile, étant donné le caractère dramatique du récit, de faire ici de fortes citations; je préfère renvoyer le lecteur au texte même, et me contente d'appeler son attention sur un passage cité plus haut, la scène de la réconciliation; dans sa simplicité, elle est pleine de trouvailles qui me transportent de joie: „. . . le pâle des yeux. Elle les lui tendit, . . . et il les tenait sous lui grands ouverts . . . on a bon frais contre tes dents . . . Peut-être que c'est pour mordre.“ Et les derniers mots pour dire le silence auguste du baiser: „Il l'embrassa encore. *Il y avait au bord du toit des petits oiseaux qui criaient.*“ A deux reprises Jean-Luc arrache à Christine l'aveu de la faute; la première fois par le silence, et la seconde par un serment sur le crucifix; les deux scènes, totalement différentes, se valent par la profondeur de leur psychologie et par la sombre concision de leur passion. — Le style de Ramuz a des raccourcis originaux, de fond et de forme: „il se mit sur une chaise près du berceau, *et il écoutait le dimanche.* — „le sentier était bordé de deux petits murs blancs. *Où* les gens s'en venaient . . .“ — C'est un mur de cent mètres de haut. *Où* va, pendu en l'air, un grand canal de bois . . .“ Je crois bien n'avoir relevé qu'une seule de ces petites erreurs, encore fréquentes dans les ouvrages précédents; Ramuz écrit: „Et lui, levant le bras en l'air: De là-bas! qu'il disait, car il ne savait plus, étant dans les vapeurs.“

La forme familière „qu'il disait“ unie ici à un *car* littéraire, est choquante.

Maintenant, le rationalisme qui nous étouffe en Suisse ergotera peut-être avec des *si* et des *mais* (comme je l'ai entendu faire au théâtre de Zurich pour la *Nuit des Quatre-Temps* de Morax), et s'écriera: „Voilà bien les Valaisans! Cette superstition! Et cette invraisemblance! Pourquoi n'a-t-on pas enfermé Jean-Luc dans un asile?“ Sans doute; pourquoi n'avons-nous pas des asiles pour d'autres gens encore? Le *Politisches Jahrbuch* de M. Hilty pourra flétrir, une fois de plus, l'immoralité welsche. — J'ai quelque raison de supposer chez les lecteurs de *Wissen und Leben* une conception plus généreuse de l'existence et de l'art; ils loueront certainement le comité de la fondation Schiller de ce qu'il a décerné récemment à C. F. Ramuz un prix d'honneur.

Le village dans la montagne (in 4^o jésus, Lausanne, Payot, 1908) est un ouvrage de luxe, dont la Suisse peut être fière. Le texte est de Ramuz; les illustrations de Edmond Bille; les quatre glyptographies exécutées à Bâle, par Ditisheim; les dessins (dont 54 grandes estampes, 35 en couleur) gravés à Bienne par Montbaron, l'impression faite à Lausanne par la société des imprimeries réunies et la reliure à Erlenbach-Zurich par Günther-Baumann; c'est donc à tous les points de vue une œuvre suisse, qui devrait trouver sa place chez tous ceux qui s'intéressent à l'art suisse. En Valais, un petit village, le dernier avant le pâturage qui monte aux rochers, au glacier. C'est le poème de la montagne encore habitée, celle où le dur travail remplit de longues journées, où l'amour chante parfois comme un oiseau qui se pose, où la mort guette dans l'arbre qui craque, dans l'avalanche et dans la foudre.

Aucun récit; pourtant les descriptions de Ramuz se déroulent, en suivant le cours des saisons, comme les quatre actes d'un drame: la lutte silencieuse de l'homme avec la nature.

Et cette vie enfin, on la voit tout entière, voilà pourquoi on l'aime. Elle n'est pas éparpillée, mais resserrée en un seul point. Car tout ce qu'il leur faut, ils le tirent d'ici, ils se suffisent à eux-mêmes. On peut voir où leur blé mûrit, comment ils le coupent, et le lient en gerbes, et où ils vont le moudre, et le four où cuira le pain. Et le lait des vaches qu'on voit paître, qu'on voit traire, c'est dans cette chaudière qu'il deviendra fromage. Pour la viande ils ont leur bétail. Et pour boire, le vin de leurs vignes. Pour leurs habits, la laine des moutons; pour leur toile encore, des carrés

de chanvre. Et leur bon Dieu aussi est un peu à eux, car c'est Celui de la montagne, qui voit de plus près, de son ciel, ces hommes au-dessous de lui, et qui a souci d'eux au temps des sauterelles et dans les longues sécheresses quand l'eau, dans les bisses, commence à manquer. Ainsi ils s'en vont par un chemin marqué d'avance, étant pliés à la saison. Chacune qui paraît leur montre ce qu'ils ont à faire, l'une qui les conduit au bois et l'autre dans les pâturages, l'une plus bas, l'autre plus haut dans la montagne, et ils sont dociles à ses commandements.

Le printemps qui fond les neiges par grandes plaques, l'eau qui roule tumultueuse dans les bisses, le troupeau qui monte à l'alpe, et les processions, les chansons des filles dans les soirs d'été, les simples fiançailles, la vie solitaire des pâtres, la tem-pête, la vendange, les veillées d'hiver, la légende du glacier, voilà les choses élémentaires dont Ramuz sait dire la poésie; ses mots très simples ont le frisson de la vie et de la beauté.

Ils ont cru à beaucoup de choses, et aujourd'hui encore il se fait des miracles . . . Et on sait ainsi que le bon Dieu veille. Cependant les vieilles idées s'en vont. Pas encore toutes en allées, à cause des anciens qui y tiennent et les gardent au fond de leur cœur, étant toujours restés dans la même maison; mais les jeunes courent le monde, et quand ils s'en iront, les vieux, leurs idées s'en iront aussi. Parce qu'il faut bien que le monde change. Et puis peut-être qu'il ne faut pas aimer les hommes pour leurs différences, mais leurs ressemblances, et voir surtout en eux par où ils sont tous frères, ayant tous les mêmes douleurs, les même joies, les mêmes peines et une même façon d'aimer. Les voir dans le durable, dans leur fond, non dans l'accident. On aime Sidonie pour le cœur qu'elle a qu'on devine, non pour son chapeau, ou son joli mouchoir de cou. Et voilà Innocente qui est devenue tout à coup une vieille femme Alors on souffre à cause d'elle, et on a pitié de la voir creusée, jaune de teint, et triste, elle qui avait des joues rondes et fraîches, qui aimait tant à rire, et qui dansait si bien. On se dit qu'elle est comme beaucoup d'autres femmes sur la terre, qui ont des courtes joies à l'entrée de la vie, puis un long chemin de douleur. Toutes pareilles sur la terre, qui baissent la tête, et se laissent aller. Et puis un jour partiront toutes, comme a fait, à l'hiver, la vieille Catherine, leur montrant le chemin.

Les illustrations du *Village dans la montagne* sont indépendantes du texte et le complètent pourtant d'une façon très heureuse. Je crois à la vérité qu'on arrivera un jour à comprendre l'illustration d'un livre d'une façon plus simple, plus logique et plus harmonieuse; on renoncera aux couleurs, aux tableaux qui, remarquables en soi, rompent l'unité typographique; on en reviendra à la gravure sur bois, la seule sincère sur papier de livre. Dans le *Village dans la montagne* par exemple, il est facile de voir que les dessins originaux sont sur papier à grain fort, tandis que la

reproduction ne peut qu'*imiter* ce grain. Ces réserves faites, et en admettant le procédé en vogue aujourd'hui, le *Village dans la montagne* est une œuvre d'art que ne dépasse aucune publication de l'étranger; le prix de trente francs est vraiment modeste.

Les pages qui précèdent ont été écrites en partie à Paris, où j'ai passé, entre autres, deux belles soirées en compagnie d'artistes suisses français: musiciens, sculpteurs, peintres, graveurs, poètes et romanciers; une moisson de talents vigoureux et originaux; plusieurs ont déjà conquis leur place dans la grande ville, qui sont encore méconnus en Suisse, parce qu'ils se refusent à célébrer nos défauts sur l'air du „Il n'y en a point comme nous!“ Aucune amertume chez eux; chez tous la même fidélité à nos montagnes, et la même volonté de ne pas transiger sur l'essentiel: la sincérité! Tous pourraient signer ces lignes que m'écrit l'un d'eux:

C'est bien moins notre intérêt économique que nos besoins de la pensée qui nous entraînent à l'étranger. La Suisse instruite et raisonneuse se préoccupe trop peu de la grande culture. J'espère que la jeunesse sortira de son inertie et désirera plus de beauté dans la vie. Il faudrait avant tout qu'elle eût une opinion et le courage de la défendre. La liberté de pensée, voilà ce qui nous manque. Les horions ne me font pas peur; toute ma pièce qui est un hymne passionné à l'amour de la terre natale, répondra à ceux qui m'accusent de mépriser mon pays. Je méprise et je hais tous les esprits médiocres qui veulent nous imposer leurs conceptions frelatées.

A Paris, à Rome, à Munich, nous avons des artistes, exilés, qui seraient la gloire du pays, s'il savait les apprécier. Je ne parle pas d'une protection officielle; la Confédération fait beaucoup et obtient peu, parce qu'aucun gouvernement ne saurait créer la vie intellectuelle. Mais je pense à notre „élite“, qui éparpille sa bonne volonté en des rivalités de petites villes, qui s'en laisse imposer par ces mots méprisants d'un journaliste: „ô romanciers! ô poètes!“, qui confie à des politiciens ou à des spécialistes la garde de ce bien suprême: la pensée. Ceux qui manient aujourd'hui l'opinion officielle, ceux qui détiennent le pouvoir visible et le pouvoir occulte, ceux-là se croient éternels. Mais l'heure sonnera de la délivrance individuelle; nous voulons une vie plus sincère et plus consciente, plus simple et plus pleine, d'un idéal plus haut, et où la poésie reprenne ses droits sacrés. Les expériences de la vie, les conquêtes de la science ne seraient rien,

rien qu'une illusion, sans l'amour; et l'amour, c'est l'envolée de l'âme vers l'harmonie, vers la beauté. Dante l'a dit en ce vers qui termine son grand poème:

L'amor che muove il sole e l'altre stelle.

Vous, les artistes, ne cessez pas d'espérer; la patrie a besoin de vous pour grandir encore; et nous retrouverons ensemble le sens profond de cette parole attribuée au poète Platon: le beau est la splendeur du vrai.

ZURICH

E. BOVET



ÜBER GEDANKENFREIHEIT

Wie sehr die freie Äusserung einer persönlichen, wohlüberlegten Überzeugung uns not tut, das habe ich hier schon öfters betont. Die Zeitschrift „Wissen und Leben“ wird solche Äusserungen immer bereitwillig aufnehmen, mögen sie von rechts oder von links kommen, mögen sie dem Redaktor und mir sympathisch sein oder nicht. Audiatur et altera pars! Bei gebildeten Menschen entspringt aus der Diskussion neues Leben.

So hat es mich gefreut, in den „Frauenbestrebungen“ (Nr. 4 vom 1. April) das offene Urteil einer Frau über Hodlers „Liebe“ zu lesen; das eine Bild hat auch mich verletzt; und der Vergleich mit Michel Angelos Figuren auf dem Medizäergrab, oder mit der „Leda“ im Bargello, erscheint auch mir als verfehlt. Interessanter wäre ein Vergleich mit der wunderbaren „Nacht“ des selben Hodler im Berner Kunstmuseum. Das Gewaltige in der „Liebe“, die Kraft der Zeichnung und der Farbe, das kann ja niemand bestreiten; das Bild ist aber für mich einfach geschmacklos; daran krankten ja die meisten Frauenfiguren des grossen Meisters. So kann ich mich der Kritik der Frau E. Bs. in den „Frauenbestrebungen“ anschliessen. Protestieren muss ich aber gegen den Zusatz der Redaktion, die das Hodlersche Bild als einen „Skandal“ bezeichnet und ausruft: „Auf eine solche Herausforderung des Publikums sollte es nur eine Antwort geben: Austritt aus der Kunstgesellschaft.“